



Stéphanie
Kalfon
Attendre
un fantôme

JOELLE
LOSFELD
EDITIONS

De la même auteure aux Éditions Joëlle Losfeld :

Les parapluies d'Erik Satie, 2017 («Folio» n° 6539).

Attendre un fantôme

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

Couverture :
Illustration © GrégoireAudeguy2019.

© Éditions Gallimard, 2017.

ISBN : 978-2-07-284489-8

Stéphanie Kalfon

Attendre un fantôme

Roman

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

Vivre – cela veut dire : repousser continuellement loin de soi quelque chose qui veut mourir.

Nietzsche, *Le Gai Savoir*

Elle m'a appelée plusieurs fois pendant les vacances. En vérité, elle voulait savoir si le sordide était déjà entré dans ma vie, ou si elle aurait une chance de me le dire elle-même. Elle tenait à me l'annoncer en face. Elle et moi. Mère et fille. Seule à seule. Me convoquer, choisir précisément le lieu, le moment et la manière, choisir ses mots, l'heure, sa tenue vestimentaire. C'était sa mise en scène, la fabrication précise et implacable de son mensonge. « Tu sais, les vacances, c'est fait pour tout couper, profite bien alors, au revoir ! »

De nous deux, ma mère est la seule à savoir que mon amoureux est mort. Elle croit qu'en ne le disant pas, ça changera quelque chose au réel. Comme si elle avait tout pouvoir sur le monde, qu'elle dictait à la réalité comment se comporter. Plus tard, elle répétera en pleurant : « Je voulais que tu passes de bonnes vacances. Je voulais te protéger. J'en étais malade, j'en ai parlé à tout le monde. On avait tellement peur que tu l'apprennes. On était tous d'accord. » En attendant, au même moment sur terre, il mourait à cause d'une bombe terroriste, un boulon propulsé dans la tête au niveau de la tempe. La planète entière était au courant. Sauf moi.

Tous les journaux parlaient de sa mort. Il était devenu un simple prénom, « Jeff », désormais réduit par les titres à une familiarité de circonstance. Devenu un fait divers qui divertit, un décès sur qui l'indécence de chacun avait sa petite opinion... *mourir si jeune, c'est pas de chance, et puis cette guerre, on n'est pas à l'abri, personne n'est à l'abri, ce garçon est un symbole!* Alors lui et sa mort défilent en continu sur les chaînes de télévision. Mais répéter ne ressuscite pas, au contraire, ça banalise. Ici une pleine page, là un encart, un entrefilet, puis au fil du temps : une brève. Brièveté de la vie. Rapatrié enterré passé décomposé. Au même moment, ma mère m'appelle en continu et demande : « J'espère que tu t'amuses bien ma chérie, profite, c'est les vacances ! » et elle raccroche. Ma tristesse, ignorant tout, attend sagement à la marge des papiers du soir, dans la blancheur de toutes les absences.

Ma mère vient me chercher à l'aéroport. Le supplice commence par les embouteillages qui gonflent dans mon cœur périphérique l'intérieur sans confort d'un cercueil à venir. Elle a préparé au millimètre le scénario morbide où elle se donne le premier rôle. Au début, forcer de trop son sourire. Juste assez pour alerter mais ne rien dire. Il s'agit de m'affoler en silence, de préférence. Il faut que je pressente, oui, pas encore que je sache. Pas ici. Non. Trop tôt. Pas dans la voiture. Pour l'instant, c'est elle qui veut tout savoir « alors raconte, comment c'était Marbella ? Il n'a pas fait trop chaud ? Ce que t'as bronzé, t'es toute belle ! Et la ville c'était bien ? Vous avez visité un peu ? ». Moi, je dois tenir mon rôle : rester bien assise à la place du mort, et divertir en faisant de ma vie une gazette. Être son clown et son oxygène, comme d'habi-

tude. Il faut parler, parler, c'est épuisant, mais pas seulement. Pour elle, l'aimer c'est la déchiffrer. Si bien qu'elle se tourne vers moi pour exhiber dans son regard un *presque rien* indexé au contraire du sourire. Voici le stigmaté, l'indice, le signal. Je suis sommée de remarquer la contradiction de son visage, cette mauvaise conscience flirtant avec le sentiment du devoir accompli. Le voir ce remords, oui, comme on remarque une nouvelle ride dont on ne dit rien, bien entendu, par convenance. Aimer c'est convenir, non ? ...

Or pour être convenables, on doit être pareilles. Elle croit pouvoir ressentir à ma place, imaginer penser aimer à ma place. Lui dissembler est une menace. Je dois la contempler et être d'accord, ça va sans dire, surtout sans dire. En un mot : être son synonyme. Voilà le sens de ma vie.

Elle gare la voiture dans le parking, insiste pour prendre ma petite valise à roulettes, « mais enfin, c'est trop lourd, laisse-moi faire » et on rejoint l'appartement. Elle défait son manteau d'une manière agitée mais très lente, comme elle en a le secret. Je réalise soudain qu'elle a fait en sorte qu'il n'y ait personne d'autre qu'elle, moi et le silence. Nous trois. Pas de père, ni de beau-père, pas de témoin. Tout est en place pour transformer mon drame en traumatisme, par l'alchimie d'une recette dont elle seule connaît les disproportions.

Me voilà assise dans la cuisine jaune. En face de ma mère. Dans quelques minutes, elle va s'emparer de ma vie, mon chagrin, m'engloutir noyée vivante dans la parole. Pour l'instant, elle me regarde en souriant, me fait asseoir, puis retire du frigidaire quantité de plats qu'elle a préparés d'avance.

Il est neuf heures du matin, c'est ridicule, mais elle me sert une assiette bien gavée. Je n'ose pas refuser.

— Et toi Maman ?... On partage ?

— Je n'ai pas faim.

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle ne répond pas. À la place, elle laisse paraître doucement son malaise. Elle le laisse affleurer dans la durée pour que je sente *piano piano* qu'il y a de la gravité dans l'air. À partir de cette seconde, chacun de ses manques de mots devient ostentatoire, mais discret. Elle s'applique à souligner au mieux ce qu'elle fait mine de cacher. Elle fuit mon regard, s'apprête à parler, bifurque dans une très longue inspiration tunnel au bout de quoi finalement elle se tait. Ensuite elle m'ordonne de manger sous ses yeux maternels. J'obéis. Elle m'observe. Elle ne dit rien, ça dure. Son rien se prolonge d'un minuscule peu, et depuis cette coda de mystère je suis censée entrevoir le fond abyssal de ses allusions. Mais à l'instant où je décide de casser l'insupportable mécanique, de briser littéralement la parole, elle me la vole au bond « prends des forces, ça te plaît ? ça te fait plaisir ? c'est assez chaud ? » elle demande, et elle sort de sa poche un mouchoir empli de pleurs usagés, signe insonore d'un drame qui a déjà eu lieu. Second indice. Sadisme de l'ordinaire.

Puis elle mime celle qui cherche ses mots et ne sait pas comment dire, peine à parler, gagne du temps, par où commencer ?... Tout ce qui se joue pour elle en coulisse semble si intense, tragique, antique, atroce, tellement dur, mais comprends-moi, quelle souffrance, mets-toi à ma place !... Je

vois sa douleur se dérouler devant moi comme un tapis où je suis certaine de trébucher. C'est une souffrance pas magique et sans consistance, sans objet, pour l'instant une énigme. Je m'inquiète. J'ai peur qu'elle ne m'annonce une maladie, quelque chose qui la concerne, mais non, elle se tait. Elle préfère que je pose la question en premier. Je m'emporte.

— Mais qu'est-ce qu'il y a à la fin Maman, ça ne va pas ? Je sens que ça ne va pas.

Maintenant qu'elle a toute mon attention, elle jubile d'être mon centre. Oui, ça y est, elle peut commencer. Elle dit « bon, écoute... » et la totalité de l'air tombe d'un coup froid sur la table. Mais Maman prend son temps. Elle prend son temps c'est irrespirable : « Il s'est... écoute... il s'est passé quelque chose... », puis elle se tait. Elle me laisse contempler son air spécialement dramatique, son air des grands soirs, son air de souffrance qui s'est mise sur son trente-et-un. Elle ajoute : « Il s'est passé quelque chose en Israël », et elle se tait encore. Je suis là, j'attends la suite. Elle attend ma réaction. Je suis frigorifiée. Mon instinct a figé stalactite tout ce qu'il me reste de mémoire, de réflexion, d'humanité. Je ne suis plus que... là sans être vraiment présente. À sa merci. Je m'affole, mon cœur s'emballe. Elle remarque le pointillé de mon souffle, mais au lieu de parler elle émet un petit cri pathétique accompagné d'une grimace d'inconsolable pleureuse qui va pleurer mais non. Finalement non. La peur m'agrafe le ventre. Par mimétisme mon visage se crampe et se tend avec la même grimace qu'elle. Je lui ressemble, elle est satisfaite. Moi, j'ai envie de pleurer, pleurer des siècles et des seaux, elle vient de déclencher en moi une panique assez longue pour durer une

vie entière, je ne sais pas où réfléchir ni où poser mon cœur et elle ne dit rien, non, elle n'abrège pas mon supplice. Elle m'observe. Je disjoncte.

Soudain, tout s'accélère, elle me lance la mort de Jeff en devinette, elle demande : « Qui était en Israël ? »... Je cherche. Je remonte si loin dans mes connaissances que je mets tout le monde à l'abri « euh... je ne sais pas, pourquoi ? ». Je ne pense pas à Jeff, je le protège dans l'immémoré. Il ne me vient même pas en tête. Je le place hors jeu. Pourtant, j'aurais dû y penser, c'est évident, il est parti début juillet, je lui ai écrit et j'attends sa réponse.

Ma mère me presse et m'opprime, maintenant elle s'agace : « Mais enfin *qui* était en Israël, *qui* ? » Elle attend toujours. Je me sens stupide, comme quand j'étais cette enfant humiliée devant un énoncé de mathématiques. Je ne peux plus penser mais je cherche sincèrement. Je divague pour quitter la pièce, je pense à Julien Lepers dans « Questions pour un champion »... sauf que je n'ai pas envie d'être une championne, ni même de jouer, je veux que ça s'arrête mais ma mère n'avance plus, elle recule dans le langage pour me laisser moi, toute seule, avancer dans l'horreur. Mon affolement augmente, l'angoisse est indicible tellement elle brûle, je vais m'étouffer sous son regard mais je n'arrive pas à répondre, je n'ai rien à dire, pourquoi me force-t-elle ?... Je ne comprends rien, je ne sais même pas ce que je cherche ni dans quelle direction me perdre, j'ai l'impression d'échouer à un oral tellement simple, mais enfin elle était si simple la réponse, elle était là sous tes yeux, il suffisait de bien lire l'énoncé, c'était niveau CP, « tu as fait tes devoirs de vacances pendant les

vacances ? », je disjoncte, court-circuit, et pour que ça s'arrête enfin j'avance un nom, Michel, l'ancien amoureux de ma mère, celui de sa jeunesse à elle et non de ma jeunesse à moi. Elle lève les sourcils, je risque à nouveau « Michel ? », sujet de quelle phrase ultérieure je l'ignore mais c'est le seul qui me vient. Je ne sais même plus à quoi il ressemble. Je sais surtout qu'il est vieux, loin, « mais noooooon ! » dit-elle, excédée, et je dois jouer encore « *qui* était en Israël ? *qui* ? ... Réfléchis... *qui* ? » elle répète comme un chien aboie, me torture, me pousse à l'aveu mais l'aveu de quoi je ne sais pas, je ne sais même pas qu'on est mort... « *qui* ? *qui* était en Israël ? », ça m'éreinte, ça me pique les yeux, j'ai la nausée, je n'en peux plus je répète « Michel ? » elle répète « mais nooon », je lui dis :

- Je ne sais pas, pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Réfléchis... mais réfléchis !
- Arrête mais quoi qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle me regarde en pleurant, je suffoque, je pleure aussi mais de quoi ? Je l'ignore, je pleure par anticipation, il n'y a personne à qui demander de l'aide, il n'y a qu'elle et moi et soudain elle dit « Jeff ». Je lève les sourcils.

C'est la réponse à la devinette.

« Jeff ».

Elle s'arrête de parler.

Ma vie se coince brutalement dans ma gorge plus rien ne passe ni l'air ni l'appréhension ni le temps ni l'espace ni aucun infini rien ne passe plus à travers moi que cette sidération à

suspension par laquelle j'attends la suite et voilà ma mère qui dit « il y a eu un attentat, il est mort sur le coup, ses derniers mots ont été *bon appétit*, il n'a pas souffert ».

Je reste là je reste là.

Je baisse les yeux et je tombe sur l'assiette tremblante que ma mère a remplie à ras bord. Je la regarde, sans voix je dis « quoi ? ». Je n'ai plus de place pour mon corps. Pétrifiée, je dégringole, « quoi ? » je demande, alors cette fois, elle répète. Et je demande encore « quoi ? » encore et encore « qui ? ... où ? », puis soudain je dis « quand ? », elle me répond « fin juillet ». Je suis assise en face d'elle, je suis sa chose, j'essaye de mettre dans le bon ordre cette immense béance qui tient lieu d'absence dans mon propre calendrier, l'ordre chronologique, l'ordre qui me concerne.

— Qu'est-ce que t'as dit ? On est quel jour ?

— On est le 31 août. Il a été enterré au cimetière Montparnasse. J'avais tellement peur que tu l'apprennes. Je t'ai appelée si souvent pour savoir comment tu allais et si tu étais au courant. Heureusement que non, j'avais tellement peur, c'est tellement dur, tu n'as pas idée ce que j'ai enduré...

Elle me dit ça sur un ton doux et maternel, avec un implicite de dette rétroactive semblant dire : tu vois comme je me suis occupée de toi, soucieuse de toi, comment j'ai pensé à toi, comment tu as pesé sans que je te le dise, comment j'ai souffert en silence mais sans t'encombrer, alors que toi, tu n'as rien vu, rien pressenti, n'éprouves-tu pas un peu de honte maintenant de n'avoir pas su tendre l'oreille ? ... Voilà, elle tisse un mensonge propre à son image où tout ce qu'elle a

fait compte comme preuves à sa décharge. Dans ce mensonge elle est aimante, protectrice, fragile, bienveillante. Mais c'est faux. Le mythe qu'elle vient d'inventer contre le réel, pour le distordre, va recouvrir la vérité, la cacher comme on dissimule un corps assassiné. Ce que ma mère vient de faire c'est un meurtre. J'ai dix-neuf ans et je n'existe plus aujourd'hui dans cette cuisine couleur jaune soleil qu'elle aime tant « parce que c'est plus gai le jaune, non ? on se croirait à la campagne ! ». Je n'ai plus le courage de me lever ni d'entrer dans la chronologie du normal. Je regarde ma mère et je demande, étranglée, « quoi ? ... Qui ? ... Quand ? » et je perds le fil.

Elle ne dit jamais bonjour la mère de Kate, elle s'écarte en faisant un geste devant son visage comme si l'autre était nauséabond. Puis elle crache sa toux derrière sa main et reste plantée là dans l'entrée. Elle attend que son nouveau mari lui enlève son manteau, comme si elle était trop précieuse pour le faire elle-même, « parce que je n'ai pas dormi » dit-elle d'un ton toujours accusateur de sorte qu'en face chacun se sente un peu coupable. Voilà, c'est fait. En moins de temps qu'il ne le faut pour enlever son écharpe, elle vient de pulvériser tout plaisir de vivre. L'espace commun est devenu un cimetière, tout le monde étouffe sauf elle qui est bien guillerette maintenant « eh bien vous en faites une tête, qu'est-ce que vous avez ? » dit-elle, joyeuse. Elle est comme ça la mère de Kate... tellement désagréable que lorsqu'on l'est en retour elle ne s'en rend même pas compte.

Il faut dire qu'elle a un allié de taille : son second mari. Discret à souhait, regard effacé, sourire plat comme un filet d'air tiède. Son corps est aussi épais que le liseré d'une porte bien fermée sur un couloir éteint. Derrière cette porte, combien d'abnégations, de couleuvres avalées cul sec, de

caprices, de violences, et pourtant... et pourtant il y trouve son compte. Oui, on dirait qu'en prenant toutes les places, sa femme le dispense d'exister. Elle l'en décharge et il l'aime pour ça. Il l'aime pour la mort qu'elle trimballe, pour chaque mot infesté d'amertume qu'elle prononce et par où elle étrangle et piétine les heureux. Sa femme tue, et il se tait. Elle enjambe les cadavres, et lui, il ramasse les corps.

On ne sait pas ce qu'il pense ou éprouve. Il vit comme un pantin anesthésié, excusant son épouse d'un éternel «oh, elle a son petit caractère!» et il pouffe. Peut-être croit-il que ce rire a le pouvoir de dissiper la vérité. Qu'ainsi personne ne voit que le second mari est un zombie, un chien-chien qui garde sa maîtresse, un néant, une absence de profondeur, une carcasse en somme.

En attendant elle peut abuser à plaisir car il est toujours à ses côtés! Quand elle parle, il crée autour des mots un filtre d'invisibilité destiné aux autres, signal d'un «rien à signaler, circulez y a rien à voir, tout est normal!». Il y croit comme certains sont fortement convaincus que le soleil se lèvera demain et qu'on ne peut rien y changer. Complice de l'illicite et de l'implicite, chaque fois qu'elle agresse ou humilie, il fait celui qui n'a pas entendu. Non, il n'entend pas et pourtant, comment est-ce possible, il n'y a qu'elle qui parle. C'est qu'il a réglé sa surdité sur l'infini. De lui on n'entend que le grincement perpétuel des dents quand il mange, son bruxisme accentué par l'arthrose, clac, clac, clac, d'une lenteur astronomique. C'est le bruit des mots perdus qu'il ne prononcera jamais. De la vérité qu'il ne dira pas. Dans l'absence de sa parole, le grincement de ses dents fait un bruit de porte que

ROMAN

Kate, jeune fille de dix-neuf ans, vit un drame : la mort brutale de son amoureux dans un attentat. Tout pourrait s'arrêter là. Mais ce serait sans compter sa mère, les gens qui l'entourent et la manière dont ce drame résonne en eux, dont ils s'en emparent, dont ils décident que ce sera le leur – et le transforment en traumatisme.

Voici des personnages qui sont comme des poupées russes : chaque membre de la famille de Kate semble en cacher un autre, ou se cacher derrière un autre, les histoires des autres venant hanter la mémoire des uns.

Le roman explore les relations qui lient une famille où il fait bon se taire. La violence rôde mais on ne la voit pas. Si la violence est ici dangereuse, c'est qu'elle passe par le banal ; voilà son déguisement, sa petite excuse, la main tendue d'une mère affirmant porter secours tandis qu'elle étouffe. Kate va suivre les fantômes qui mènent à la possibilité de vivre encore. En affrontant l'emprise de sa mère, en la mettant au jour, elle parvient à faire sauter un à un, cran après cran, les rouages mécaniques de la violence. Pour cela il lui faut cesser d'attendre, pour prendre le risque d'exister.

STÉPHANIE KALFON est romancière, réalisatrice et scénariste. Lauréate en 2007 de la bourse Scénariste TV décernée par la fondation Lagardère, elle a notamment travaillé pour la série *Vénus et Apollon* diffusée sur Arte. Son premier roman, *Les parapluies d'Erik Satie* (Éditions Joëlle Losfeld, 2017), a reçu le premier prix littéraire des Musiciens en 2018.



Stéphanie Kalfon
Attendre un fantôme

Cette édition électronique du livre
Attendre un fantôme de Stéphanie Kalfon
a été réalisée le 12 juin 2019
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072844898 – Numéro d'édition : 349016).

Code Sodis : U24593 – ISBN : 9782072844928
Numéro d'édition : 349019.